

Introduction

Un événement littéraire et scientifique

Le 24 juin 1863, une petite foule se presse rue Vivienne et boulevard des Italiens, devant les deux librairies de l'éditeur Michel Lévy. Elle a été attirée en ces lieux par l'annonce de la parution d'une *Vie de Jésus* attendue depuis plusieurs mois et sur laquelle plane, avant même sa sortie, un parfum de scandale. L'auteur est Ernest Renan, ancien séminariste devenu philologue, membre depuis 1856 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, nommé en janvier 1862 à la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque du Collège de France et suspendu de ses fonctions aussitôt sa leçon inaugurale prononcée.

Dans la première édition *in-octavo* l'ouvrage est cher : sept francs cinquante, soit environ deux journées de travail d'un ouvrier peu qualifié de 1863. L'éditeur a parié toutefois sur un succès : le premier tirage est de 10 000 exemplaires, près de treize fois plus que celui d'un recueil d'articles d'histoire religieuse de Renan publié en 1857¹, et plus que le premier tirage habituel des collections à bon marché de la maison Lévy frères². Le succès dépasse toute attente : les 10 000 volumes sont écoulés en quelques jours ; entre juin et novembre 1863, 60 000 exemplaires supplémentaires sont vendus. S'y ajoutent, en 1864, 80 000 exemplaires d'une édition populaire intitulée *Jésus*, au format réduit, vendue 1,25 francs. En tenant compte des exemplaires de « double passe », non intégrés dans la compatibilité officielle de la maison Lévy, ce sont 146 000 volumes qui sont mis en circulation en dix-huit mois. En 1867, l'ouvrage a atteint sa treizième édition. Augmentée de précisions méthodologiques et de réponses aux objections soulevées en 1863, cette version constitue le texte définitif de la *Vie de Jésus* dans sa déclinaison érudite. En 1870 paraît une variante illustrée du texte de l'édition populaire, dernière transformation du livre de Renan.

1. E. RENAN, *Études d'histoire religieuse*, Paris, Michel Lévy, 1857 (*Œuvres complètes d'Ernest Renan* [titre désormais abrégé en *O. C.*], édition définitive établie par Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy, vol. VII).
2. J.-Y. MOLLIER, « La réception idéologique de la *Vie de Jésus* », *Œuvres et critiques*, 2001, XXVI, 2, *Vies de Jésus*, p. 100-101.

Au total, sous divers formats, 430 000 à 450 000 exemplaires ont été vendus entre 1863 et 1947³. Ces chiffres, exceptionnels pour le XIX^e siècle, ne sont égalés que par quelques livres religieux, par quelques ouvrages destinés au public scolaire et par quelques œuvres romanesques. Dans la seconde moitié du siècle, seuls *Les Misérables* de Victor Hugo ont valu à leur auteur des gains financiers supérieurs⁴. Avant 1914, seuls les tirages cumulés des plus grands succès d'Émile Zola et d'Alphonse Daudet peuvent être comparés à ceux de la *Vie de Jésus*. En 1910, *Tartarin de Tarascon* atteint les 200 000 exemplaires⁵ et en 1902 *La Débâcle*, alors le plus vendu des romans de Zola, 207 000 exemplaires⁶. La *Vie de Jésus* incarne donc parfaitement le nouveau phénomène culturel que constitue, au XIX^e siècle, le *best-seller*⁷.

Pour peu que l'on admette une définition souple de la « littérature », la polémique de très grande ampleur que suscite l'ouvrage dans l'opinion et dans la presse, associée à ces tirages exceptionnels, fait véritablement de lui un « événement littéraire », au sens fort de l'expression, au moment même où s'invente cette nouvelle notion dans l'histoire de la littérature et de l'édition⁸. Cet événement d'un genre nouveau est l'objet de l'étude qui va suivre. Celle-ci s'efforce d'en percevoir les raisons, d'en explorer toutes les dimensions et d'en saisir, sur le court et le moyen terme, les répercussions. Elle vise à bien mettre en lumière que le succès de la *Vie de Jésus* est l'œuvre de plusieurs acteurs. Il est le résultat tout à la fois de la stratégie littéraire de l'auteur, des options éditoriales et commerciales de l'éditeur, des choix polémiques des commentateurs qui s'expriment dans l'espace public et médiatique et, en dernière instance, des décisions de lecteurs très divers.

3. J.-Y. MOLLIER, *Michel et Calmann Lévy, ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 323; É. PARINET, « Un succès de librairie: la *Vie de Jésus* de Renan », in H.-J. MARTIN, R. CHARTIER et J.-P. VIVET (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 3, *Le Temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*, Paris, Promodis, 1985, p. 390-391.

4. P. DEVARIS, E. PETITIER, G. ROSA et A. VAILLANT, « Si Victor Hugo était compté. Essai de bibliométrie hugolienne comparée », in P. GEORGEL (dir.), *La gloire de Victor Hugo*, Paris, RMN, 1985, p. 329-391; J. GLEIZE et G. ROSA, « Victor Hugo, livres et livre », *Revue française d'histoire du livre*, F. BARBIER et J.-Y. MOLLIER (dir.), *Au siècle de Victor Hugo: la librairie romantique et industrielle en France et en Europe*, 2002, 116-117, p. 161-188; H.-J. MARTIN, R. CHARTIER et J.-P. VIVET (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 3, *Le Temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*, Paris, Promodis, 1985, p. 152-153.

5. C. CHARLE, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman, théâtre et politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'ENS, 1976, p. 43.

6. C. BECKER, G. GOURDIN-SERVENIÈRE et V. LAVIELLE, *Dictionnaire d'Émile Zola. Sa vie, son œuvre, son époque*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 425.

7. M. LYONS, « Les best-sellers », in H.-J. MARTIN, R. CHARTIER et J.-P. VIVET (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 3, *Le Temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*, Paris, Promodis, 1985, p. 423-425; *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis, 1987, p. 76-104.

8. A. VAILLANT, « L'invention de l'événement littéraire », in C. SAMINADAYAR-PERRIN (dir.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle?*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 36; et plus généralement C. SAMINADAYAR-PERRIN (dir.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle?*, op. cit.

Stratégies d'auteur et d'éditeur

La conjoncture socioculturelle du début des années 1860 en France sert de toile de fond à cet « événement » et en détermine les conditions de possibilité. La publication de la *Vie de Jésus* s'insère en effet dans le contexte de mutations importantes qui affectent le monde des imprimés et des lecteurs. Les contemporains resituent d'ailleurs fréquemment le succès de Renan dans ce tableau plus général. Dans le « Lundi » qu'il lui consacre le 7 septembre 1863, Sainte-Beuve compare la diffusion exceptionnelle de l'ouvrage à celle du *Petit journal*, premier quotidien destiné au public populaire créé au début de l'année⁹. Plusieurs commentateurs établissent également un parallèle entre le succès du livre et celui des *Misérables* de Victor Hugo, tel Benoît Jouvin dans *Le Figaro* du 16 juillet 1863. De fait, la *Vie de Jésus* et *Les Misérables* sont presque contemporains. Les deux premiers tomes du roman de Victor Hugo sont publiés le 3 avril 1862, en France et en Belgique, à grand renfort de publicité, de morceaux choisis dans les journaux et de critiques. La suite paraît le 15 mai 1862. Comme la *Vie de Jésus*, le livre est traduit dès l'année de sa parution en plusieurs langues. L'attention portée par Hugo aux choix des formats, à la typographie, à la publication d'extraits et aux versions illustrées de ses romans, bien mise en lumière par sa correspondance¹⁰, explique pour partie l'ampleur et la durée du succès de ventes. Dans l'immédiat, celui-ci se compte en dizaines de milliers d'exemplaires et est moins important que celui de la *Vie de Jésus*; après 1875 toutefois, l'édition populaire illustrée vendue en livraisons à dix centimes atteint 400 000 exemplaires en dix ans¹¹.

Le premier chapitre de cet ouvrage s'attache à démontrer que Renan et son éditeur n'ignorent rien de ces évolutions du monde de l'imprimé et des stratégies nouvelles qu'elles autorisent. Âgé de 40 ans, déjà bien introduit dans les cercles érudits, le premier n'a pas réussi à occuper durablement la chaire du Collège de France qu'il convoitait et qui devait lui assurer une position stable et rémunératrice. Ses enseignements suspendus, il lui faut trouver d'autres sources de revenus, notamment grâce à sa plume. C'est en partie pourquoi il conçoit d'emblée la *Vie de Jésus* comme un ouvrage peu technique, destiné à un large public. Plus encore, dès septembre 1863, devant le succès de l'édition en grand format, il exprime son souhait de proposer une version à bon marché, allégée des considérations méthodologiques et des notes. Il la définit lui-même comme « populaire » et entend

9. C.-A. SAINTE-BEUVE, « *Vie de Jésus* par M. Ernest Renan » (1863), in *Nouveaux lundis*, Paris, Calmann Lévy, 1883-1886, vol. 6, p. 21-22.

10. D. GLEIZES, « De l'œuvre de Victor Hugo à ses adaptations: une histoire de filiations », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2004, 51, 4, p. 39-57; B. LEUILLOT et J. GAULMIER, *Victor Hugo, publie Les Misérables (correspondance avec Albert Lacroix, août 1861-juillet 1862)*, Paris, Klincksieck, 1970.

11. J. GLEIZE et G. ROSA, « Victor Hugo, livres et livre », art. cit., p. 177.

qu'elle s'adresse au lectorat nouveau qui est touché par l'extension contemporaine de la presse, du livre et des bibliothèques. Michel Lévy est, quant à lui, parfaitement conscient des changements qui affectent le monde de l'édition, dont certains marquent l'aboutissement de processus engagés depuis plusieurs décennies tandis que d'autres témoignent de véritables nouveautés. Outre les transformations des techniques de fabrication et de distribution du livre qui autorisent une baisse des coûts et qui ouvrent le marché à de nouveaux consommateurs dont le niveau global d'instruction s'accroît au fil du siècle, Lévy sait que la presse connaît un développement similaire. Par la publication préalable en feuilleton, par la diffusion de morceaux choisis, par la critique, elle devient une caisse de résonance efficace pour le livre et contribue à l'expansion rapide du marché. À ces évolutions qui favorisent un élargissement social du lectorat et une transformation de la demande de lecture, s'adjoint une extension géographique et une uniformisation du marché de l'imprimé. Associé à une politique scolaire et linguistique, cet élargissement autorise l'émergence progressive d'une « culture littéraire nationale¹² ». Alors même que le réseau des colporteurs perd rapidement en densité sous le Second Empire et que la littérature propre au colportage décline, le roman-feuilleton et les encyclopédies en fascicules gagnent sur des publics provinciaux et ruraux de mieux en mieux alphabétisés. Les éditeurs développent des collections à bon marché et des publications en livraisons qu'ils diffusent par le nouveau réseau des kiosques de gares et par les dépôts de librairie qui se multiplient. Enfin les bibliothèques populaires, paroissiales, communales ou scolaires, que promeuvent des sociétés d'encouragement de la lecture et que soutiennent les autorités de l'Instruction publique à partir de 1859, constituent un autre moyen d'accès au livre jusque dans les petites communes.

De ces évolutions, Michel Lévy a su tirer le meilleur profit tout en contribuant à les accélérer. Il mène sa maison d'édition vers l'ère du capitalisme d'édition¹³ en misant sur des stratégies multiples qui touchent aux conditions techniques et économiques de la production et de la vente du livre et qui reposent sur les paris qu'il fait sur la capacité de ses auteurs à produire des succès littéraires. Renan a bénéficié de ces stratégies et, en retour, il a beaucoup contribué à la réussite économique de son éditeur. Ce faisant, il a lui-même fait fortune et achève dans une large aisance bourgeoise une vie commencée sur un train très modeste. À sa mort, ses droits d'auteurs cumulés pour la seule librairie Michel Lévy frères se montent à plus de 390 000 francs et il se classe parmi les auteurs les mieux rémunérés de son temps¹⁴.

12. M. LYONS, *Le Triomphe du livre*, op. cit., p. 145.

13. J.-Y. MOLLIER, *Michel et Calmann Lévy, ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, op. cit.; *L'argent et les lettres : histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, 2010.

14. *Lettres inédites d'Ernest Renan à ses éditeurs Michel et Calmann Lévy*, Paris, Calmann-Lévy, 1986, p. 336.

Un projet savant et religieux

Le succès du livre de Renan est pour partie lié à l'intention de l'auteur et de l'éditeur de produire un ouvrage à succès. Mais ce qui « fait événement » en 1863 est également dû à son contenu. Beaucoup de contemporains ont exprimé le sentiment qu'il correspondait à « l'esprit du temps ». La *Vie de Jésus* fait donc événement parce qu'elle est immédiatement interprétée comme le signe d'une rupture culturelle, sociale et politique plus fondamentale. Qu'ils s'en réjouissent ou le déplorent, beaucoup soulignent en effet que le livre est symptomatique d'un état de la société; qu'il est comme un écho, comme un miroir ou comme une prise de conscience – voire comme un catalyseur – de mutations profondes, liées à la sécularisation de la politique, de la société et des esprits, à l'espoir rationaliste d'une connaissance plus scientifique du monde et de l'homme, au développement d'un sentiment de l'intime ou d'une aspiration à l'autonomie qui exige de se déprendre du poids des autorités traditionnelles.

Élargissant le regard à l'ensemble de l'œuvre de Renan, trois chapitres (II à IV) restituent le projet intellectuel qui s'exprime dans la *Vie de Jésus*. Ils la situent au cœur d'un programme global de connaissance de l'homme qui a pour caractéristique de ne pas obéir à nos logiques disciplinaires actuelles et qui a pour ambition de réformer la philosophie de manière radicale. Cette réforme, inspirée pour partie du positivisme, s'appuie sur une conception rationaliste de la connaissance et propose de fonder la généralisation philosophique sur l'induction, à partir de faits tirés de l'observation empirique des faits humains. La nature spécifique de ces faits fait l'objet chez Renan d'une attention poussée. Conçus comme d'essence psychologique et historique, ils commandent une réflexion sur la méthode et le recours à des outils méthodologiques particuliers, distincts de ceux que mobilisent les sciences de la nature. Aussi la *Vie de Jésus* est-elle, dans l'esprit de son auteur, bien plus qu'une biographie du Christ et bien plus qu'un exercice érudit d'exégèse rationaliste appliqué aux évangiles. Elle exprime le projet autrement ambitieux et général d'une « science de l'humanité », pour reprendre une expression chère à Renan, dont l'étude qui suit s'efforce de clarifier les contours désormais oubliés, devenus difficilement lisibles.

Plus encore, les réflexions engagées dans la *Vie de Jésus* démontrent que les intentions de son auteur ne sont pas exclusivement scientifiques. S'il entend bien, grâce aux outils de l'érudition historique, adopter face aux textes bibliques une posture de critique rationnelle, Renan prend toutefois soin de se distinguer de ses homologues, exégètes principalement protestants et germaniques, et définit pour lui-même une position plus nuancée ou plus modérée. S'il se présente sous l'aspect d'un pourfendeur des dérives antirationnelles et dogmatiques du catholicisme, Renan ne se dépeint pas comme un ennemi de la religion ou comme un incroyant. Le chapitre IV

s'efforce de bien mettre en lumière cette position intermédiaire d'un auteur qui n'entend pas la religion comme simple superstition et qui n'entreprend pas de la réduire par les armes de la raison, mais qui aspire à mettre en accord sa foi et les exigences rationalistes qui sont tout à la fois les siennes et celles de son époque. L'objectif de la *Vie de Jésus* n'est donc pas exclusivement savant, mais aussi spirituel. Le livre de science est aussi un livre religieux, ouvrant sur plusieurs lectures possibles, parfois entremêlées, de son contenu.

Médiations

De fait, les interprétations de l'ouvrage ont été multiples. L'événement littéraire que constitue la parution de la *Vie de Jésus* doit beaucoup à la profusion de ces interprétations et aux lieux de leur médiation.

Contemporaine de reconfigurations de l'espace médiatique symbolisées par la création du *Petit journal* et favorisées par le relatif assouplissement de la censure qui caractérise les années 1860, l'œuvre de Renan a eu de très amples répercussions. La diversité des périodiques qui la mentionnent et la commentent, les nombreuses inflexions que subit son contenu font l'objet du chapitre V. Outre les périodiques spécialisés destinés aux cercles érudits, les quotidiens et les revues culturelles de la « grande presse » parisienne interprètent le livre dans un sens principalement politique et la resituent dans un contexte où les questions de la liberté d'expression et des relations entre Église catholique et État sont vivement débattues. En un temps où l'espace politique n'est pas configuré selon un système partisan structuré, les lignes de partages se redessinent plus aisément. Paraissant à un moment où se pose la question de la libéralisation du Second Empire, la *Vie de Jésus* contribue à ces repositionnements. Mais les échos médiatiques du livre dépassent la « grande presse » pour gagner la « petite presse » satirique et mondaine, ouvrant sur des lectures moins sérieuses et sur des interprétions formulées sous les formes les plus diverses. À la diversité des réponses médiatiques, tant dans le fond que dans la forme et dans le ton, correspond assurément la diversité des lecteurs et des lectrices, suggérant une très large gamme d'usages potentiels du livre et de ses commentaires.

En un temps où la presse reste chère et imparfaitement distribuée sur le territoire national, l'ampleur exceptionnelle des chiffres de vente du *best-seller* ne peut lui être totalement imputée. Telle est la thèse avancée dans les chapitres VI et VII consacrés au rôle qu'a joué en la matière l'Église catholique. Prescriptrice de lecture, celle-ci mobilise massivement son clergé, des évêques aux desservants des paroisses les plus modestes, pour tenter d'interdire la lecture et pour propager sa contre-interprétation. Condamnations et proscriptions sont étudiées en détail afin de mettre en lumière les biais par lesquels elles ont circulé et les arguments qui ont été mis en avant.

Touchant certes les publics lettrés qui lisent la presse confessionnelle parisienne et provinciale, ces discours ont comme caractéristique d'avoir, sous des formes simplifiées, également pris la forme orale des prêches et touché le large et divers public des fidèles. Ainsi a-t-on, entre l'été 1863 et le Carême de 1864, entendu parler de la *Vie de Jésus* dans les églises, dans les campagnes autant que dans les villes, dans les milieux populaires autant que parmi les élites, y compris parmi ceux qui ne savaient pas lire ou qui n'étaient pas familiers de l'imprimé. Plusieurs signes, dont le plus manifeste est le nombre des exemplaires vendus, indiquent à quel point la campagne cléricale a pu être contre-productive. Mais ils signalent aussi le rôle majeur que joue l'Église catholique en tant que médiateur culturel dans la France des années 1860.

Centrée sur la production d'un texte savant, sur ses interprétations et sur ses médiations, l'histoire qui est au cœur de cet ouvrage pourrait n'être que celle d'une étroite élite, comme cela est souvent le cas des travaux d'histoire des sciences. Mais la diversité des circuits qui ont médiatisé l'ouvrage et fait circuler les commentaires sur son contenu suggèrent que l'audience de la *Vie de Jésus* s'est étendue bien au-delà des cercles savants, académiques ou amateurs et de l'élite sociale des lecteurs masculins, éduqués et urbains qui lisent les essais paraissant chez les grands éditeurs parisiens. À titre de comparaison, *L'Ancien Régime et la Révolution* d'Alexis de Tocqueville, publié en 1856, s'était vendu à 8 800 exemplaires en 2 ans. L'ouvrage faisait, comme la *Vie de Jésus*, directement écho aux questions politiques du temps, et son auteur s'était tourné vers Michel Lévy afin de toucher un plus large public¹⁵. Ce chiffre paraît représentatif du lectorat moyen d'un essai politique, scientifique ou religieux destiné à un auditoire non spécialisé autour de 1860. Le livre de Renan le dépasse de beaucoup.

La variété des médiations des discours sur l'essai de Renan suggère que son public embrasse aussi les femmes, sous des figures de lectrices très diverses : lectrices mondaines d'ouvrages à la mode, lectrices éduquées des rubriques « culturelles » des journaux et des revues généralistes, lectrices chrétiennes de livres de piété et de romans moraux, lectrices post-romantiques de fictions sentimentales. Avec *Jésus*, la version populaire parue en 1864, et sous l'action du clergé catholique, le cercle des lecteurs s'élargit pour atteindre les franges supérieures des catégories populaires et des groupes qui ont peu de familiarité avec l'imprimé. Les deux derniers chapitres de cette étude sont consacrés à ces lecteurs anonymes ou ordinaires, absents le plus souvent des histoires des sciences. Le chapitre VIII s'efforce de les cerner indirectement, collectivement, en adoptant principalement les perspectives d'une sociologie du point de vue de la littérature, cherchant dans la réécriture d'une version populaire les indices qui en désignent le

15. F. MÉLONIO, *Tocqueville et les Français*, Paris, Aubier, 1993, p. 139-141.

public réel ou fantasmé et replaçant ces choix d'auteur dans le contexte plus large des transformations affectant les institutions de lecture populaire autour de 1860. Le dernier chapitre confronte le tableau de ce public imaginé à des lecteurs bien réels qui ont, en nombre, écrit à Renan. Le livre se clôt sur la parole de ces lecteurs et de ces lectrices.

Lecteurs de la *Vie de Jésus* : une autre histoire des sciences de l'homme

De fait, l'enquête engagée dans cet ouvrage prend à bras le corps l'hypothèse que le succès d'un *best-seller* ne tient pas à son seul contenu, au seul talent de son auteur et au seul savoir-faire de son éditeur, mais qu'il doit beaucoup à la manière dont un livre peut paraître faire écho aux préoccupations les plus intimes de ses contemporains, à la manière dont il semble, à chaque lecteur, parler de lui-même. Ce constat appelle une clarification concernant le véritable sujet de l'histoire des sciences de l'homme qui va être proposée¹⁶.

Des réflexions philosophiques sur la spécificité des sciences humaines et sociales, engagées dans les dernières décennies autour de la notion de réflexivité constituent le point de départ de cette explicitation. Dans *Entre science et réalité. La Construction sociale de quoi?*¹⁷ Ian Hacking avance ce que l'on pourrait désigner comme une définition « forte » de la réflexivité, pour la distinguer d'une acception « faible » qui insisterait uniquement sur le fait que les sciences de l'homme fabriquent des catégories qui servent aux individus à penser et à agir dans le monde. Hacking met en avant une différence ontologique entre les classes élaborées au sein des sciences qui prennent l'homme pour objet et les catégories inventées par les sciences de la nature. Les unes comme les autres résultent certes de logiques de construction sociale articulant procédures d'observation, données empiriques, négociations théoriques et stratégies de communication. Mais les classes que produisent les sciences de la nature entretiennent un rapport de description et de construction unilatéral avec des objets qui n'ont pas conscience de ces catégories et qui, en retour, ne réagissent pas à la construction qui leur est imposée. Tel n'est pas le cas des catégories que fabriquent les sciences de l'homme. Elles ont un effet sur les sujets humains décrits, qui y réagissent et qui, en retour, entrent – eux-mêmes, leurs proches ou les institutions qui les représentent – dans les processus complexes d'élaboration de leurs propres descriptions. Les « genres interactifs » des sciences de l'homme

16. Les lignes qui suivent reprennent pour partie les réflexions formulées dans N. RICHARD, « Le sujet réflexif de l'histoire des sciences de l'homme », in J. CARROY, N. RICHARD et F. VATIN (dir.), *L'Homme des sciences de l'homme. Une histoire transdisciplinaire*, Nanterre, Presses de l'université de Paris Ouest, 2013, p. 153-169.

17. I. HACKING, *Entre science et réalité. La Construction sociale de quoi?*, Paris, La Découverte, 2001.

contrasteraient donc avec les catégories « indifférentes » des sciences de la nature. Cette distinction fonde une différence fondamentale entre celles-ci et les sciences humaines et sociales. Les cibles que visent les premières sont stationnaires, alors que celles des sciences de l'homme, prises dans un effet de boucle, sont mouvantes¹⁸. Dans *Being Human*, Roger Smith développe, d'un point de vue différent, une réflexion soulignant ce caractère mouvant et faisant également usage de la notion de réflexivité¹⁹. Il définit, pour les sciences humaines, la spécificité d'un objet « homme » se construisant et se transformant à mesure que se fabriquent et qu'évoluent les discours qui le définissent. C'est pourquoi, affirme-t-il, l'objet de ces sciences est mieux désigné par l'expression « *being human* » – que rend très imparfaitement la traduction française d'« être humain » – que par le mot « *man*²⁰ ».

Ces réflexions philosophiques ne recoupent que partiellement la perspective développée dans ce volume, puisque c'est d'un point de vue plus spécifiquement historien qu'il prend à bras le corps l'hypothèse de rapports interactifs entre les catégories que construisent les sciences de l'homme et les sujets humains qu'elles décrivent. Il est possible de les croiser avec les propositions formulées, dans les années 1990, par des historiens et des sociologues réunis notamment autour de Bernard Lepetit afin de renouveler l'histoire sociale. S'inspirant de l'économie des conventions et de la sociologie de l'action, ces chercheurs ont suggéré de ne pas considérer les acteurs de l'histoire sociale comme les sujets inertes de catégorisations ou de nomenclatures qui leurs seraient imposées « d'en haut », ou comme soumis passivement au jeu des conjonctures économiques, comme cela avait été le cas, selon eux, dans l'histoire économique et sociale d'inspiration labrousienne et braudélienne. Selon cette perspective, l'objectif est de mettre en exergue d'autres sujets pour écrire une « autre histoire sociale²¹ » : celle d'individus ou de groupes pleinement « agents » du social, engagés dans des processus de négociation, d'accommodement des normes héritées, d'invention de solutions neuves qui leur sont propres, en fonction des circonstances et en fonction des outils (intellectuels, économiques, sociaux, etc.) dont ils disposent pour se représenter ces circonstances et pour y réagir. Il s'agit donc, pour le dire autrement, de restituer les contours de l'« expérience » qu'ont les agents de leur propre présent²² et de considérer cette expérience du social comme l'objet propre de l'histoire sociale.

Dans une large mesure, les perspectives développées dans ce volume font écho à ces préconisations et débouchent sur une « autre histoire des sciences

18. *Ibid.*, p. 151.

19. R. SMITH, "Does Reflexivity separate the Human Sciences from the Natural Sciences?", *History of the Human Sciences*, 2005, 18, p. 1-25.

20. R. SMITH, *Being Human. Historical Knowledge and the Creation of Human Nature*, Manchester, Manchester University Press, 2007.

21. B. LEPETIT (dir.), *Les Formes de l'expérience, Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995.

22. B. LEPETIT, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999.

de l'homme » dont l'objet propre ne serait pas les seuls discours savants et les seules modalités de leur élaboration par une élite savante, mais bien les circularités qui lient, dans un effet de boucle, ces discours aux objets humains qu'ils décrivent et les savants qui les produisent aux lecteurs qui les lisent, les entendent et se les approprient. Tels qu'ils sont envisagés dans cette étude, les discours que produisent les sciences de l'homme ont une influence sur ceux qui en prennent connaissance, et exercent par ce biais une action transformatrice sur leur « contexte ». Confrontés à des textes qui décrivent l'homme, les individus changent de manière de se penser eux-mêmes et de penser le monde ; ils changent parfois également de manière de témoigner de leurs expériences et d'agir. Ils produisent par leurs témoignages, ou sont à l'origine par leurs pratiques, de nouveaux textes qui, à leur tour, pourront modifier le contenu des discours savants ou feront l'objet d'interprétations et d'appropriations qui transforment les humains qu'ils décrivent. Sans doute n'est-il pas toujours aisé pour l'historien de suivre la réalité de cet effet de boucle et des appropriations qui le caractérisent, mais certains fonds documentaires l'autorisent parfois. Le « dossier » de *L'Interprétation du rêve* de Freud, tel que Lydia Marinelli et Andreas Mayer ont choisi de l'aborder dans leur « histoire collective » d'un livre²³, est exemplaire de la relation circulaire, réflexive, qui s'est établie entre un texte et ses lecteurs. Les lecteurs de Freud ne rêvent plus de la même manière après la lecture de son livre ou, à tout le moins, ils ne formulent plus leur expérience du rêve et ne définissent plus le contenu de leurs rêves de la même manière. Certains d'entre eux, entrant en dialogue ou en contact avec Freud, contribuent en retour à la transformation d'une œuvre qui connaît, au fil de ses éditions successives, de nombreuses métamorphoses et s'accroît de passages révisés par Freud lui-même, mais aussi de fragments qui n'ont pas été écrits par lui.

La *Vie de Jésus* d'Ernest permet une analyse en termes similaires. Partant d'un auteur et du texte qu'il a produit, l'étude évoque d'autres textes, produits par d'autres individus, révélant comment ils se sont approprié et ont transformé le texte initial. Ces autres textes ont, en retour, un effet sur la reformulation proposée par Renan dans *Jésus*. Cette réécriture a, à son tour, engagé d'autres lecteurs à formuler leur expérience et parfois à devenir auteurs. Cette interaction entre des textes et, par textes interposés, entre des individus est le véritable objet de ce livre. De ce fait le vrai sujet de cette histoire n'est pas un individu et une œuvre, mais une boucle non fermée sur elle-même d'individus et de textes, et l'échelle de l'analyse est bien celle des centaines de milliers de Français et de Françaises qui, autour de 1863, ont vu leurs manières de se représenter eux-mêmes et de penser le monde se transformer en prenant connaissance du contenu de la *Vie de Jésus*.

23. L. MARINELLI et A. MAYER, *Rêver avec Freud. L'histoire collective de L'Interprétation du rêve*, Paris, Aubier, 2009.

Ainsi entendue, l'étude qui suit n'est pas un simple chapitre d'histoire des sciences religieuses ou humaines, pas plus qu'elle ne se réduit à une approche sociale et culturelle du livre, mais elle peut être envisagée comme une contribution à l'histoire, plus vaste et plus complexe, des manières de se connaître et d'être dans la France du milieu du XIX^e siècle²⁴.

24. J. E. JACKSON, J. RIGOLI, D. SANGSUE (dir.), *Être et se connaître au XIX^e siècle. Littérature et sciences humaines*, Paris, Métropolis, 2006.